

Drôles de fêtes au Festival de Liège

Le Soir Mercredi 13 février 2019

SCÈNES Découvert au Festival de Liège, un Brecht lituanien débarque au National

► Oskaras Koršunovas transforme « La noce chez les petits-bourgeois » de Bertolt Brecht en une comédie destroy, un vaudeville imbibé de vodka.
► Parallèlement, le Collectif Greta Goetz organise un repas entre amis qui dérape totalement. Faites la fête qu'ils disaient...

CRITIQUE
Au lieu de subventionner le kérosène, la Belgique ferait mieux de placer ses billes au Festival de Liège. L'effet, pour le voyageur, serait le même, en beaucoup moins polluant. Prenez *Wedding* du lituanien Oskaras Koršunovas : la pièce vous propulse dans un salon de Vilnius, en plein mariage local, sans vous faire passer par la moindre compagnie aérienne. Réquisitionné pour jeter du riz sur les jeunes mariés et invité à partager les assiettes de douceurs qui inaugurent la cérémonie, vous voilà d'emblée catapulté dans les pays baltes.

« Vive les mariés ! », rugit le public, guidé par une chauffeuse de salle qui n'est autre que la sœur de la mariée. Musique tonitruante, robes clinquantes, orgie de crème fouettée, convives survoltés : la bringue menace vite de bringuebaler. Dans cette version de *La Noce chez les petits-bourgeois* de Bertolt Brecht, on se doute bien que le vin de table va tourner au vinaigre. Les époux, le père, la mère, la sœur ou les amis ont beau rivaliser de toasts et d'embrassades, personne n'est vraiment à la fête. En même temps que la table et les chaises vont peu à peu se fracasser et s'effondrer, le mince vernis de civilisation va se fissurer, laissant percer rancœurs et frustrations trop longtemps refoulées. Entre peinture naturaliste et comédie destroy, la pièce évoque une



Une sorte de Labiche anarchiste qui va crescendo dans la déglingue.

© TOMAS IVANAUSKAS

sorte de Labiche anarchiste qui va crescendo dans la déglingue. De discussions plates et matérialistes sur les voitures allemandes ou les meubles en kit suédois, les personnages bifurquent vers des conversations de plus en plus rances. Allusion à la virginité compromise de la mariée, propos racistes, allusions obscènes, souvenirs déprimants, insultes voilées (« Va donc t'acheter un peu de cervelle ») : tout le monde se lâche. Derrière les farandoles et les

poèmes se devinent les couples broyés, les familles déchirées, les amitiés hypocrites.

Ce saccage en cascade, Koršunovas l'organise avec une sadique délectation. Beuverie généralisée, coucherie sous la table, bagarres alcoolisées : ses comédiens se vautrent dans ce jeu de massacre avec un flegme caustique d'abord, puis une décharge de pulsions désinhibée... et imbibées. On y déblatère sur le théâtre post-dramatique, on y improvise des prises de kung-fu, on cause aussi bien communisme et nazisme qu'Indiana Jones et Leonardo DiCaprio mais surtout, on négocie tant bien que mal

avec cette chienne de vie. Peinture baroque d'une communauté déboussolée, en perte de repères, *Wedding* permet toutes les interprétations : dépeçage en règle de l'amour et du mariage ? Satire sociale d'un milieu petit-bourgeois où l'on est parce que l'on a, où rien n'a plus d'importance que de posséder, que ce soit une Audi ou une femme ? Fresque de notre lâcheté humaine ? Libre à chacun de se faire une idée. ■

CATHERINE MAKEREEL

Wedding du 13 au 15/2 au Théâtre national, Bruxelles.

découverte Réveiller le sauvage qui est en nous

CRITIQUE
Ambiance cool et détendue à la Salle B9 où un quintet de jeunes gens accueille le public dans une odeur de plats mijotés pour *On est sauvage comme on peut*. Tandis que les spectateurs s'installent dans les gradins, les membres du Collectif Greta Koetz bavardent, rigolent, chantonent, apostrophent les arrivants comme ils le feraient avec des amis débarquant dans une soirée de fin de semaine. Pour un peu, ils nous inviteraient à rejoindre la table autour de laquelle ils vont s'installer pour un repas à la bonne franquette. Notre voisine de gradin se plaint, en riant, de n'être pas conviée à partager leurs agapes. Quelques minutes plus tard, elle aura changé d'avis, trop heureuse de pouvoir assister à cet échange à couteaux tirés sans être au milieu de la ligne de tir.

Quelque chose ne colle pas

C'est que, très vite, on sent que quelque chose ne colle pas. Installés autour de la grande table, les convives tentent de faire bonne figure mais le cœur n'y est pas. Normal quand on sait que cette petite réunion est la conséquence de l'absence au boulot de Thomas. Déprimé, ce



Et si, d'un coup, les convives d'un repas entre amis laissaient parler leurs pulsions ?

© DOMINIQUE HOUCMANT/GOLDO

dernier entreprend de lire un poème, parle de son envie de mort et plombe sérieusement l'ambiance. Antoine lui transmet les amitiés des collègues du bureau et lui apporte même de petits cadeaux offerts par ceux-ci. Thomas fait mine de se réjouir mais il a la tête ailleurs. Sa compagne tente de faire bonne figure tandis que celle d'Antoine sourit béatement sans dire un mot. Quant au cinquième, musicien, il restera muet du début à la fin.

C'est là un des éléments originaux de ce spectacle où, par-delà un réalisme soufflant de justesse, on n'oublie jamais

d'affirmer qu'on est bien au théâtre. Le musicien, Sami Dubot, intervient de temps à autre à l'accordéon, au clavier ou pour faire chanter la petite bande comme de vrais pros du chant choral. Les personnages portent le nom des comédiens (Léa Romagny, Thomas Dubot, Antoine Cogniaux et Marie Bourin, tous impeccables), adoptent certaines de leurs caractéristiques et s'adressent au public directement.

Construit à partir d'impros par ces jeunes comédiens issus du Conservatoire de Liège, le spectacle plusieurs fois retravaillé, a gardé naturel et spontané-

té grâce à un jeu nourri d'improvisations s'appuyant sur une structure solide. Ainsi, la première partie, avec ses silences embarrassés, son convive grande gueule qui s'exprime sur tout, ses petites phrases toutes faites, est d'une justesse absolue et génère le rire à de multiples reprises. Qui n'a pas connu la gêne de ce genre de soirée où l'on se rend compte que personne n'a rien à se dire ? Puis tout bascule d'un coup. Soudain, tout se passe comme si les pensées intimes de chacun, soigneusement enfouies derrière le vernis de politesse et de bonne conduite, se matérialisaient au grand-jour. Morbides, érotiques, survoltées, gore... les scènes s'enchaînent dans un tourbillon de folie. On rit toujours... mais on est aussi cloué dans son siège par l'une ou l'autre scènes totalement inattendues.

Jusqu'au chant final, sur un champ de bataille ménagère dévasté, alliant étrangeté, musicalité, poésie et ultime pirouette. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

On est sauvage comme on peut Le 21 février à la Salle B9/St Luc dans le cadre de Factory, les 24 et 25 février au Manège à Mons dans le cadre des Jeunes Pousses.

les afters La fête continue

Les amateurs de théâtre se sont donné rendez-vous à la caserne Fonck vendredi soir. Les afters du Festival de Liège ont commencé calmement du côté des Écuries avec un concert de Sarah Espour. Dans une ambiance feutrée, de nombreux amoureux du 6^e art se sont rejoints après le spectacle. « Des fois, on va boire un verre après la pièce, mais on n'est pas des grands sorteurs. Les grosses soirées, on ne les fait pas ou alors on y donne un coup d'œil mais on part assez vite », déclare François (50 ans) et ses amis. « On fait pratiquement tous les spectacles. Ensuite, on assiste à un concert et on boit un verre ou deux. C'est très agréable. Ça nous permet de découvrir des jeunes qui se lancent. C'est important de venir les soutenir, expliquent quant à eux Bernard (65 ans) et Lisette (62 ans). Mais ce soir, c'est une soirée un peu particulière, donc on reste un peu plus longtemps », soulignent-ils.

Une soirée un peu particulière, c'est peu de le dire. Un peu plus tard se tenait une boum masquée en soutien au Carnaval du Nord au Manège. Si dans l'ensemble, la plupart des spectateurs ont enchaîné théâtre et soirée, l'ambiance « masques et cotillons » en a incité plus d'un à venir faire la fête. Parés de leurs plus beaux masques, Denis (34 ans) et Sarah (38 ans) confient : « On n'est jamais venu voir un spectacle. On est juste là pour le carnaval. » Et ils sont loin d'être les seuls dans ce cas. Pour un groupe de copines quinquagénaires, l'ambiance carnavalesque les a surtout motivées « à sortir du lit en plein hiver plutôt que de rester en mode cocooning à la maison ».

Avec son boa rose fluo et ses gants couverts de strass et paillettes multicolores, Thueyn-Mai (40 ans) et sa fille Zia (19 ans) ont décidé d'improviser une sortie mère et fille : « Il n'y a même pas une demi-heure, on ne s'attendait pas à sortir et puis on a entendu parler de la soirée. Alors on s'est trouvé un costume et on est venues », mais la mère précise : « On n'a pas vu le spectacle avant. Soit on fait l'un, soit on fait l'autre. » Et elles ne sont pas les seules à être venues sur un coup de tête : « Les afters, c'est spontané ! Elles sont gratuites et l'endroit est sympa. On s'y retrouve entre amis, on boit un verre et on fait la fête », raconte Annick, 34 ans. Mais elle commente en plaisantant : « D'habitude, je vais surtout aux afters mais cette année, j'ai pris un pass donc je ne suis pas venue que pour ça ! »

Entre une *Tequila* des Champs et une *Lollipop* des Chordettes, l'ambiance bat son plein. Mais malgré cela, certains préfèrent rentrer tôt : « En fait, les années précédentes, j'allais surtout aux afters mais en vieillissant, je viens plutôt aux spectacles », constate avec humour Jane. Pourtant, à 32 ans, elle fait partie des plus jeunes personnes présentes.

Avec une moyenne d'âge qui varie entre 30 et 60 ans au cours de la soirée, les afters sont devenues l'un des rendez-vous incontournables de la vie nocturne liégeoise. ■

CASSY MORANDI (st.)